

dissolvent en bruits. Ils ont éliminé également des confirmations qui leur semblent n'être que redondantes : ainsi, au bout de quelque temps, on cesse de confirmer quotidiennement l'état stationnaire du sort des otages de Téhéran, mais toute éventualité nouvelle rétablit l'information.

Il y a des informations « faibles », qui apportent confirmation du prévisible et du probable, comme la victoire électorale du candidat bien placé. Par contre, l'information devient forte si l'outsider obtient le siège.

L'information peut être non seulement forte mais riche. L'information riche apporte du nouveau, c'est-à-dire de l'inattendu, c'est-à-dire de la surprise. Ainsi les informations fortes et riches sont apportées par les événements inouïs, qui nous semblent impossibles avant qu'ils surviennent, comme le pacte germano-soviétique de 1939, l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, le rapport K., la scission Moscou-Pékin, Mai 1968, l'arrestation de la « bande des quatre », le mouvement polonais de l'été 1980.

L'information dispose d'une énergie potentielle qui peut être immense aussi bien pour l'action que pour la pensée.

Toute action incertaine/aléatoire nécessite une stratégie et celle-ci doit nécessairement se nourrir en informations. L'action militaire cherche à s'informer des préparatifs, moyens et mouvements de l'ennemi et a besoin d'occulter ses propres communications par un code secret. Ainsi, le message radio « les sanglots longs des violons de l'automne », le 5 juin 1944 au soir, signale aux résistants français que le débarquement allié est pour le lendemain et leur permet de déclencher de façon synchrone leur propre lutte armée.

La valeur de l'information sur le moment et le lieu d'une offensive militaire est telle que les services secrets de l'attaquant s'efforcent d'intoxiquer, par de fausses informations secrètes, les services secrets ennemis, lesquels s'évertuent à déceler la « vraie » information parmi les fausses. Souvent, en fin de compte, la véridique information est totalement submergée par les fausses informations. Ainsi l'information fournie par Sorge à Staline de l'attaque allemande de juin 1941 fut incapable de dénouer l'incertitude ou d'entamer la fausse certitude du destinataire obtus ou dupé.

La guerre informationnelle est devenue partie intrinsèque et essentielle de la guerre tout court au XX<sup>e</sup> siècle. Les belligérants étendent la zone du secret militaire à l'ensemble des informations civiles. Ils produisent des informations de guerre qui suscitent et entretiennent la foi en la victoire et la haine de l'ennemi (toujours présenté comme agresseur, toujours coupable de barbaries et atrocités).

Edgar Morin « Pour sortir du XX<sup>e</sup> siècle »  
F. NATHAN, 1981  
(Seuil-Coll Points, p. 36 à 38)

#### **ANNEE 1988.**

Les candidats traiteront les deux questions.

*Avertissement* : Il sera tenu compte de la qualité de la présentation des copies et de l'orthographe.

1° Vous résumerez ce texte en 200 mots (tolérance 10 % en plus ou en moins). A la fin de votre résumé, vous indiquerez le nombre de mots employés.

2° L'auteur affirme qu'il y a un rapport nécessaire entre « la connaissance de plus en plus compréhensive de l'univers » et « l'effondrement de toutes les autres valeurs ».

Discutez cette idée tirée du quatrième paragraphe du texte, en confrontant votre point de vue avec celui de l'auteur (ce commentaire ne devra pas dépasser quatre pages, soit environ 100 lignes).

Ce qui ne s'était jamais vu.

Nous entrons dans la barbarie. Certes ce n'est pas la première fois que l'humanité plonge dans la nuit. On peut même penser que cette aventure amère lui est arrivée bien des fois et c'est la gorge serrée que l'historien ou l'archéologue relève les traces d'une civilisation disparue. Mais une autre toujours prenait la suite. Sur les ruines des sanctuaires anciens s'élevaient de nouveaux temples, plus puissants ou plus raffinés. Les campagnes que les systèmes d'irrigation à l'abandon ont transformées en marécages pestilentiels sont un jour ou l'autre drainées et asséchées de nouveau, une agriculture plus prospère s'y installe. Ainsi pouvait-on se représenter l'histoire sous une forme cyclique. A chaque phase d'expansion succède celle du déclin mais, là ou ailleurs, un nouvel essor se produit, portant plus loin le développement de la vie.

Celui-ci apparaît global. C'est conjointement que, s'appuyant l'une sur l'autre et s'exaltant l'une l'autre, les formes sises en l'homme se déploient : activités économique, artisanale, artistique, intellectuelle, morale, religieuse vont ensemble et, quelle que soit celle que privilégie l'interprète, il constate cette éclosion simultanée des savoirs pratique, technique et théorique dont le résultat s'appelle Sumer, Assur, la Perse, l'Égypte, la Grèce, Rome, Byzance, le Moyen Âge, la Renaissance. Là, dans ces « espaces » privilégiés, c'était chaque fois la totalité des valeurs qui font l'humanité qui s'épanouissent en même temps.

Ce qui se passe sous nos yeux est bien différent. Nous assistons depuis le début de l'ère moderne à un développement sans précédent des savoirs qui forment « la science » et revendiquent d'ailleurs hautement ce titre. Par là on entend une connaissance rigoureuse, objective, incontestable, vraie. De toutes les formes approximatives, voire douteuses, de connaissances, ou de croyances, ou de superstitions, qui l'avaient précédée, celle-ci se distingue en effet par la puissance de ses évidences et de ses démonstrations, de ses « preuves », en même temps que par les résultats extraordinaires auxquels elle a abouti et qui bouleversent la face de la terre.

Un tel bouleversement, malheureusement, est aussi celui de l'homme lui-même. Si la connaissance de plus en plus compréhensive de l'univers est incontestablement un bien, pourquoi va-t-elle de pair avec l'effondrement de toutes les autres valeurs, effondrement si grave qu'il met en cause notre existence même ? Car ce n'est pas seulement la face de la terre qui est changée en effet, devenant si affreuse que la vie n'y est plus supportable et qu'ainsi la beauté — ce que les hommes avaient élaboré et conquis si patiemment — se révèle n'être pas seulement liée à l'aspect des choses mais une condition intérieure de vie, secrétée et voulue par elle. Parce que c'est la vie même qui est atteinte, ce sont toutes ces valeurs qui chancellent, non seulement l'esthétique mais aussi l'éthique, le sacré — et avec eux la possibilité de vivre chaque jour.

La crise de la culture, qu'il n'est guère possible de dissimuler aujourd'hui, a fait l'objet d'analyses plus ou moins suspectes. L'« explication » la plus

généralement admise est celle-ci : avec la science moderne le savoir a fait d'immenses progrès ; à cette fin il a dû se fragmenter en une prolifération de recherches ayant chacune ses méthodologies, ses appareils conceptuels, ses objets. Il n'est plus possible à personne désormais de les maîtriser toutes, ni quelques-unes, ni même une seule. C'est l'unité du savoir qui est une cause avec elle la mise à jour d'un principe assurant la concordance et ainsi la validité des conduites, des appréciations dans toutes les domaines, des pensées elles-mêmes. Notre comportement quotidien est significatif à cet égard : devant chaque problème particulier, faire appel au spécialiste. Mais si cette pratique se révèle efficace pour un mal de dent ou la réparation d'une machine, elle ne fournit aucune vue d'ensemble sur l'existence humaine et sa destination, vue sans laquelle il est impossible cependant de décider de ce qu'il faut faire dans chaque cas, pour autant que celui-ci concerne justement notre existence, et non pas une chose.

Avec l'interprétation de la crise de la culture comme résultant de la multiplication indispensable des savoirs qui obéissent à la volonté de rigueur et d'objectivité de la science, une présupposition demeure, inaperçue parce qu'allant de soi : ce sont ces savoirs, si divers soient-ils, qui constituent le seul savoir possible, le seul fondement assignable à un comportement rationnel dans toutes les sphères de l'expérience. Comment se fait-il alors qu'en lieu et place de ce comportement adapté de lui-même, on observe partout, dans chacun des ordres de la vie sensible, affective et spirituelle aussi bien que proprement intellectuelle ou cognitive, la même incertitude et le même désarroi — non pas l'ébranlement des valeurs de l'art, de l'éthique ou de la religion, mais proprement leur anéantissement, brutal ou progressif ? Car ce n'est pas d'une crise de la culture en réalité qu'il s'agit mais bien de sa destruction.

Ainsi l'hyperdéveloppement d'un hypersavoir, dont les moyens théoriques et pratiques marquent une rupture complète avec les connaissances traditionnelles de l'humanité, a-t-il pour effet d'abattre non seulement ces connaissances données comme autant d'illusions, mais l'humanité elle-même. Tandis que, semblables à la houle de l'océan, toutes les productions des civilisations du passé montaient et descendaient ensemble, comme d'un commun accord et sans se disjoindre — le savoir produisant le bien, qui produisait le beau, tandis que le sacré illuminait toute chose —, voici devant nous ce qu'on n'avait en effet jamais vu : l'explosion scientifique et la ruine de l'homme. Voici la nouvelle barbarie dont il n'est pas sûr cette fois qu'elle puisse être surmontée.

Michel Henry « La Barbarie »  
(Grasset et Fasquelle, 1987, p. 7 à 10)

## ANNEE 1989.

Les candidats traiteront les deux questions.

*Avertissement* : Il sera tenu compte de la qualité de la présentation des copies et de l'orthographe.

1° Vous résumerez ce texte en 200 mots (tolérance 10 % en plus ou en moins). A fin de la votre résumé, vous indiquerez le nombre de mots employés.

2° « Aujourd'hui notre société dépend, et sait qu'elle dépend, du succès de son système d'éducation », dit Ph. ARIES, qui cite également un texte de 1602 où l'école est définie comme « le marché de la vraie sagesse ».